Adnan Azzam
Marie-Pascale Rauzier

Le Cavalier de l'espoir

Mon tour du monde à cheval

STOCK

694823

218

LE CAVALIER DE L'ESPOIR

8° G.
24779

Adnan Azzam

Le Cavalier de l'Espoir

92

Mon tour du monde à cheval

Récit

Propos recueillis
par Marie-Pascale Rauzier

186

Stock

DL-27041989-09636

Photos hors-texte : collection particulière de l'auteur.

Si vous souhaitez être tenu au courant de la publication de nos ouvrages, il vous suffira d'en faire la demande aux Éditions STOCK, 22, avenue Pierre-Ier-de-Serbie, 75116 Paris. Vous recevrez alors, sans aucun engagement de votre part, le bulletin où sont régulièrement présentées nos nouveautés que vous trouverez chez votre libraire.

© 1989, Éditions Stock.



Aux milliers d'amis qui m'ont aidé à réaliser mon rêve.
A Farah, Matar, Sakri, Amina, Sultan et Gazelle, mes chevaux.
A mon fils Mehdi et à Brigitte.

Prologue

Je ne sais pourquoi mon voisin passe chez moi tous les soirs lorsque le soleil décline. Il m'observe en train de ranger mes papiers, de les trier, de préparer mes bagages avant le grand voyage, et se moque de moi :

« Pourquoi tu te fatigues, Adnan ? Tes affaires seront abîmées d'ici à quelques jours ! »

Il cherche à me troubler :

« Tu as vu ce qui se passe au Liban ? Attentats, enlèvements, exécutions, tortures ? »

Il se lance dans une description des horreurs du passé : armées de Gengis Khan découpant les corps ennemis et les jetant aux loups et aux renards, Romains qui crevaient les yeux et tranchaient le nez de leurs adversaires, martyre des nouveaux chrétiens, supplices qu'ont subis les protestants en Espagne et en France, leur tête coincée dans un trou, sur laquelle on laissait couler goutte à goutte de l'eau chaude — afin de ramollir leur cervelle — jusqu'à la mort. Et les millions de victimes des chambres à gaz nazies ?

Me voici impressionné. Mes pensées se brouillent. Je ne sais plus où j'en suis. Je pars en voyage ? Pour quelle raison ?

Le lendemain, à la même heure, il ricane :

« Ah ! tu bricoles toujours avec tes ficelles, tes papiers, tes aiguilles ? Tu me rappelles ma grand-mère Oum Chahin, morte à cent ans dans sa maison hantée chaque nuit par les

sorciers et les fantômes. Ces esprits se transformaient en chats noirs ou en chiens hurlant à la mort, qui s'enfuyaient à l'aube à travers les ruelles du village. »

Mon voisin évoque les pouvoirs et les forces magiques de la nature.

Le troisième jour, je respire. Il semble m'avoir oublié. Mais non ! Comme d'habitude, ses coups résonnent. Il entre en se raclant la gorge, une cigarette à la main. J'aperçois ses dents jaunes et m'imprègne de l'odeur âcre de son haleine :

« Excuse-moi, Adnan. Je suis en retard. Mais j'étais à l'université de Damas avec tes amis qui trouvent tes idées bizarres. Ils disent que tu gâches ton avenir en oubliant tes études de droit. Tu ferais mieux de te marier, de devenir père de famille et d'obtenir un bon poste. »

Le voisin change de sujet. Il rappelle les prophéties de la fin du monde, les rivières de sang qui couleront jusqu'en Palestine. Que la terre engloutisse cet oiseau de malheur ! Je ne veux plus le voir.

Ses visites se succèdent. Il continue à me prédire :

« Tu vas crever de faim, Adnan, et ton cheval aussi. Tu seras obligé de jouer de la flûte pour gagner ton pain. »

Il extrait de sa poche un journal où un article explique le but de mon voyage.

« *Machallah, machallah*[1] ! Tes rêves sont bien beaux, mais ne flottent pas plus loin que les rêves. Tu veux te rendre à Rome, à Paris, à New York ? Changer l'image des Arabes en rappelant leur glorieux passé ? Établir la justice ? Crois-tu que les prophètes t'aient délégué ce pouvoir ? Ah ! Adnan ! si je ne m'intéressais pas à toi, je ne me fatiguerais pas à te donner des conseils. Tu vas te perdre sur les routes. Peut-être seras-tu pris en otage, prisonnier, alors que tu rêves d'être un cavalier de l'espoir. »

Je lui tourne le dos, refusant d'en écouter davantage. Il s'en va, après avoir jeté une dernière goutte de son venin :

1. Un « bravo » ironique en arabe.

« J'ai compris ! Tu cherches à imiter les Européens, à leur ressembler ! »

J'éteins la lumière et m'allonge face à la fenêtre qui me renvoie un ciel pur, étoilé. Les voix du silence me transmettent leur force. J'entrevois l'image du dieu Baal, se déplaçant avec majesté dans son palais de Baalbeck sous les regards de la foule, la reine Zénobie à Palmyre, les lieux qui ont suscité tant de croyances : Damas, La Mecque, Jérusalem, Le Caire, Babylone. Je me sens tout à coup heureux. Mes premiers souvenirs m'envahissent : mon père en uniforme me plaçait devant lui, à califourchon sur son cheval blanc. Je me sentais alors le maître du monde. J'appelle le matin. Me voici prêt.

1

Le songe du cheval blanc

Matar. Ses hennissements se répercutent au-delà du djebel Al-Rayan. Les naseaux dilatés, elle agite sa superbe tête grise, étonnée de me voir placer sur son dos une selle aux couleurs vives, ornée de broderies noires et or et de pompons. Les enfants du village encerclent la jument, admiratifs, tout en se tenant à distance de l'animal.

« Eh ! Venez voir ! Il paraît que cette jument va faire le tour du monde.

— Pas étonnant ! s'écrie Salem. Les chevaux arabes peuvent voyager des mois et des mois sans se nourrir. »

Enveloppés d'un manteau noir, une écharpe blanche autour de la tête, les vieux observent la scène. L'oncle Salman soupire :

« Ça fait bien longtemps qu'on n'avait pas vu de voyageur à cheval ! Autrefois, nous nous rendions à Damas, en Palestine ou à La Mecque, à cheval. Le bruit des moteurs a fini par couvrir leurs hennissements. »

Ma mère ne veut plus en écouter davantage. Ses treize enfants sont partis. Depuis, sa vie a un goût d'amertume. Elle ne supporte pas de s'éloigner de son village, de sa maison. En la regardant, je cherche à revoir son visage, penché dès les premières heures du jour au-dessus du feu, veillant sur les longues galettes de pain qui nourriront ses quarante enfants et petits-enfants. Elle dissimule sa tris-

tesse sous son *mendile*[1] blanc, ses yeux noirs emplis de larmes.

Autour d'elle, quelques femmes essaient de la réconforter :

« Oum Kamal, aie confiance en Dieu. Il va protéger Adnan. Il est dans la nature de l'homme de conquérir le monde ! Demain, il reviendra. Nous égorgerons le mouton. Ne t'en fais pas, tu le marieras, ton fils ! »

La haute stature du cheikh du village se dirige vers notre groupe. Au-dessus de sa barbe blonde, ses yeux verts me scrutent sous un grand front creusé de sillons, gardien d'une partie des secrets de l'humanité. Tout le monde se tait. Le cheikh va parler :

« Mon fils, lorsque je t'ai vendu cette jument il y a une semaine, je ne savais pas que tu partirais courir le monde. Protège-la. Elle est née sur cette terre, signe de bonheur. Sa vaillance n'a pas d'égale. »

Puis il s'écrie :

« Laissez-le partir maintenant. Son destin est entre les mains de Dieu ! »

Une heure de l'après-midi, mercredi 6 octobre 1982. À moi le monde. Le soleil se projette au-dessus de mon village, Douira, situé géographiquement au centre du monde oriental : un jour à cheval de Damas, deux jours de Jérusalem, une semaine de La Mecque. Je jette un coup d'œil sur ses pierres qui recèlent des inscriptions laissées par les Phéniciens, les Sumériens, les Araméens et les Arabes.

Les enfants m'accompagnent au long des ruelles, jusqu'à cet endroit où les formes d'un avion et d'un char ont été érigées en hommage à mes cousins Ahmed et Mohana, morts pour la Palestine. Je contemple les roches volcaniques de cette terre rouge sur laquelle poussent figuiers, cactus et grenadiers. Je sors ma flûte, et laisse

1. Écharpe recouvrant la tête.

Matar s'habituer au voyage. Ses oreilles se dressent, elle tressaille, corps tendu vers un point qu'elle perçoit.

Je suis né sur cette terre. J'ai connu un autre cheval, celui de mon père, officier de gendarmerie, qui, chaque matin, me plaçait à califourchon devant lui, pour m'emmener parcourir la campagne. Quand j'ai continué mes études à la ville, je voyageais avec Simbad, Alexandre le Grand, Marco Polo, ainsi que les caravanes arabes en direction de l'Andalousie ou de la Chine. À la fin de mes études secondaires, j'ai fait mes adieux à ma famille.

J'ai débarqué à Abu Dhabi, au milieu d'un désert sans fin. Je ne sais ce qui m'avait poussé à partir, sans un sou, sur une terre où je ne connaissais personne. Abu Dhabi s'éveillait d'un long sommeil. De ses puits, jaillissait l'or noir. Je me suis adapté au désert. J'ai aimé ses oasis. Je me suis allongé sur les plages de sable brûlant, en imaginant les plongeurs qui passent leur journée à explorer les fonds marins. J'observais le retour des pêcheurs, chantant à tue-tête. J'ai été fasciné par les Européens, Américains, Asiatiques ou Africains qui y apportaient leurs traditions, leur culture, leur couleur. J'ai aimé leur langue. Plus fasciné par le pays que par l'argent, j'ai voyagé dans les villes du Golfe : Al-Ayn, Dubaï, Shardja, Ras-al-Keïma, Um-al-Qiwayn. Ici, j'ai fait du commerce, là des travaux agricoles. Puis je suis rentré à Damas afin de passer mes examens de droit, avant de repartir vers l'Europe, en train et en auto-stop. À Abu Dhabi, un cheval blanc apparu en songe m'a convaincu de parcourir le monde. Je me voyais à Paris devant l'Arc de triomphe.

En route, Matar ! Pourquoi aurait-elle peur de l'inconnu, de mes poches vides que gonfle le vent ? Comment calmer les inquiétudes de ma jument ? La vision des *madafa* m'apporte une réponse. En Syrie, ces pièces que l'on trouve dans chaque maison, réservées aux invités et aux gens de passage, restent toujours ouvertes. Les voyageurs transmettent leur histoire et leur expérience, en échange d'un peu de nourriture.

Nous reprenons la route qui serpente entre les villages. Au

loin, sur le djebel druze, se découpent les maisons de Soueida. Les rues de la ville sont décorées de branchages et de grappes de raisin. Une procession s'avance. En tête, les reines des vendanges, parées de robes argentées, le *tarbouche*[1] traditionnel sur leur tête. La présence de Matar, ainsi que mon vieux sac à dos agitent le téléphone arabe. Des amis m'invitent à passer la soirée dans cette ville où j'ai fait mes études secondaires. On entonne des chants, tandis que circulent les verres d'arak, blanc comme du lait de tigre. La magie des dernières heures de la nuit se fond parmi les mystères de l'aube. Les chants se sont tus, laissant place à des mélopées empreintes de nostalgie : les *mawawil de Mijana et Ataba,* en souvenir des frères et cousins qui ont fui la Syrie au moment de l'occupation turque.

Le soleil se glisse par la fenêtre, Matar en profite pour réclamer de l'orge. Sur la place Sultan Atrache[2], je distingue ceux qui se pressent par curiosité. Les yeux brillants, ils voient dans mon départ un défi auquel ils seraient prêts à répondre — comme si les hennissements de Matar éveillaient en eux un rêve. Le vieux sage s'approche de moi, et de sa voix rauque, me confirme que l'homme oriental doit éviter de se lamenter sur les malheurs du passé, comme sur ses difficultés actuelles et m'encourage au départ.

L'arrivée de cavaliers du centre équestre, montés sur des pur-sang arabes, fait sensation. À leur tête, le colonel Abou Samir, sabre à la ceinture. Les hennissements des chevaux, les étincelles qui jaillissent des fers au contact du macadam, provoquent un mouvement de foule. Un vieillard s'agrippe aux rênes de Matar :

« Souviens-toi de ton pays ! Et rappelle aux Français les batailles de Kefar et Mazraa[3]. On a combattu avec le Pacha,

1. Coiffe portée par les jeunes filles druzes, au cours des fêtes.

2. Sultan Atrache, chef de région de Soueida, fut désigné comme chef de la résistance syrienne.

3. Deux batailles, remportées par les Syriens à cheval contre l'armée française, dirigée par le général Michaud, en 1925.

à cheval contre leurs chars et leurs avions. Dis-leur que notre terre accepte de les accueillir... sans raids ni colonies ! »

Les étalons s'énervent, se cabrent, tête pointée vers le ciel. Abou Samir lève son sabre en signe d'adieu, tandis que je lâche la bride sur le cou de Matar.

De chaque côté de la route, des ruines racontent les chevauchées des caravanes qui y passaient. Entre Soueida et Bosra, Qanawat et Shahba, des citadelles nabatéennes, des théâtres romains, des colonnes grecques et des châteaux arabes survivent parmi les broussailles, les cactus et les vignes. En dehors de quelques personnes qui me croisent, me font signe ou s'arrêtent pour me souhaiter bon voyage, je suis seul. Soudain Matar trébuche, et se met à transpirer comme si on déversait de l'eau sur son dos. Je saute à terre, frictionne son corps, lui masse le cou, remue ses pieds.

Elle accepte un peu de nourriture. J'essaie de me rassurer, en aidant ma jument à se tenir debout. Nous marchons côte à côte jusqu'au village d'Oum Zeitoun, où quelques maisons de pierre dorment au milieu des oliviers. Je n'ai pas le temps de chercher le chef du village — comme le voudrait la tradition — car le hasard me fait rencontrer Nasser, un jeune paysan qui connaît les chevaux. Il s'approche de Matar, l'observe et la touche. À nouveau, nous la frictionnons. Nasser la couvre d'une couverture, lui donne un peu d'orge bouillie, et referme les portes de l'écurie :

« On va la laisser se reposer. Demain, tu la retrouveras comme une gazelle. Elle a dû attraper froid hier soir, sur les hauteurs de Soueida. »

On vient saluer l'invité et s'enquérir de la raison de son voyage : Est-ce un commerçant ? Cherche-t-il une épouse ? Tous se raclent la gorge, l'air interrogateur, attendant les explications d'Abou Nasser.

J'explique mon intention d'effectuer une mission scientifique et culturelle, sans réussir à les convaincre.

« Ce qu'il raconte n'a pas de sens ! Le gouvernement ne le soutient pas. Nos enfants reviennent de Libye ou d'Ara-

bie Saoudite, au volant d'une voiture américaine qui roule sur quatre roues. »

Un vieux cheikh se lève, et commence à réciter d'anciens poèmes. Il chante les charmes de son village, le ciel constellé d'étoiles, les chevauchées dans les montagnes et le désert. En quittant la madafa, il me serre la main :

« Si ta route croise celle de mon fils qui étudie en France, souhaite-lui bonne chance de la part de son père. »

Ce matin, j'aperçois Matar souffler et arracher l'orge dans sa mangeoire. Abou Nasser l'observe, tandis que sa femme nous prépare une galette de pain transparente, dont la taille atteint presque un mètre de diamètre. Les gens du village regardent partir Matar. Nous ne faisons pas dix kilomètres que ma jument perd un fer. Damas se trouve à cinquante kilomètres. Un homme à la mine renfrognée s'approche sans me dire bonjour et s'écrie :

« Tu as perdu un fer, mauvais signe ! Surtout ne monte pas ta jument ! »

Les heures passent. Le soleil décline. J'ai campé dans cette région quelques années plus tôt au cours d'entraînements militaires. À cette époque, les gardiens effrayaient les loups et les hyènes avec leurs armes. Leurs fantômes marchent à mes côtés. Le cauchemar disparaît au passage d'une voiture, dont les occupants s'arrêtent : des avocats qui ont assisté à mon départ hier à Soueida.

« N'oublie pas de venir nous voir à ton retour. Tiens ! Voilà quelques livres syriennes. »

Tout à coup, j'aperçois au loin des lumières qui clignotent au pied du mont Kassioun, qui entoure la ville sainte de Cham, le fils de Noé. Matar réclame de l'eau et du grain.

En apercevant le mont Kassioun, je me souviens du combat entre Abel et Caïn sur ce même mont. Abel, la première victime de l'histoire. En haut, on peut visiter un emplacement appelé « le point du sang ». La légende raconte qu'on venait y prier pour appeler la pluie.

Mon oncle Abou Ali qui tisse la soie dans une des ruelles

du souk Hamidiyé, buvant du thé tout en faisant rouler les grains de son gros *masbaha*[1] jaune, contait des histoires :

« Cette ville est protégée par Dieu. Depuis la création du monde, les hommes célèbres ont désiré un jour donner leur nom à la ville de Damas. Ève, mère de la terre, avait choisi cette ceinture de verdure dans le désert — la *goutha* — afin d'y vivre. On dit que le prophète Mohammed s'est un jour arrêté à la porte Sud, étonné par la beauté de cette goutha. Il s'en retourna en disant : " On ne pénètre pas deux fois dans le paradis. " »

Mon oncle insistait :

« Les religions du monde entier s'accordent pour désigner Damas comme la ville du Jugement dernier. Même les chrétiens de Damas attendent que Jésus descende dans la *manara* blanche située à l'est de la ville, à côté du temple d'Ananias[2]. Un de ses disciples, l'apôtre Boulos (Paul), après sa vision sur le chemin de Damas, échappa à la haine des Romains et des Juifs en se faisant descendre dans un panier du haut des murailles de Damas. »

Une voix péremptoire coupe le fil de mes pensées.

« Haut les mains ! »

La main sur la gâchette de sa mitraillette, un soldat s'approche.

« Que fais-tu sur la route à minuit ? Où vas-tu ? »

Il vérifie mes papiers. Un silence, puis il éclate de rire :

« Tu es donc un voyageur ? Pas un espion ? Pourquoi tu t'emmerdes avec tout ça ? »

Matar a entendu le chant d'un filet d'eau dans la mosquée de Saïda Zeinab. Quelques heures nous séparent du matin. Grâce au président de la Fédération des sports équestres, ma jument obtient un visa de sortie. Celui-ci tente de me trouver une bourse pour m'aider à financer mon voyage. Les médias

1. Rosaire des quatre-vingt-dix-neuf noms d'Allah. Le centième est caché.
2. Un des premiers disciples de Jésus.

annoncent que le gouvernement a débloqué un budget, destiné au développement du tourisme en Syrie. Je rencontre le ministre :

« Adnan, tu ne possèdes pas assez d'argent ! Quand tu auras épuisé le peu que tu as, que feras-tu ? Tu te mettras à jouer de la flûte ? A vivre comme un mendiant ? Quelle image de la Syrie donneras-tu à l'étranger ? »

Tandis que j'essaie de le convaincre, Matar se repose au centre équestre de Sanaya où on lui a posé des fers solides. Les chevaux anglais, grands comme des chameaux — loin d'avoir l'élégance des pur-sang arabes — la regardent. Les cavaliers, des Anglais, des Français — pantalons moulants, bombe noire sur la tête, cravache à la main — en font de même.

Bassel Assad, fils du président de la République syrienne, apporte mon livre d'or à son père qui y inscrit : « Ton idée me plaît, jeune cavalier, et je te souhaite un bon voyage, plein de succès. » Sa signature me facilitera les choses, ainsi que la petite somme qu'il m'octroie. Je traverse les vieux quartiers de Damas, les souks Hamidiyé, sur lesquels veille la Grande Mosquée, et sors par la porte est de la ville. Ce soir, les portes des maisons de Ktayfah restent fermées, presque hostiles. Je me réfugie à l'intérieur d'une demeure en construction, et m'enveloppe de ma peau de mouton. Le vent glacial souffle des déserts de l'est. Matar veille, debout. Elle n'a rien bu, rien mangé. Au matin, un vieil homme survient, accroché à sa canne :

« Qui êtes-vous ? Je suis le propriétaire de cette maison. »

En entendant le récit de ma nuit, il frappe ses mains l'une sur l'autre en signe de fatalisme et secoue la tête :

« Eh oui ! Autrefois les portes étaient ouvertes aux gens de passage. Aujourd'hui, les voyageurs nous font peur... »

Il envoie son fils chercher de l'orge ainsi qu'un petit déjeuner pour moi et reprend :

« Avant, il y avait des chevaux, de l'orge, du foin. On ne manquait de rien. Peu à peu, les habitants ont quitté la région pour la ville ou l'étranger, attirés par le pétrole. »

En me racontant les misères de son village au temps de l'occupation turque, quel avenir ce vieillard offre-t-il ?

En route, Matar ! Je songeais à Palmyre, au royaume de la reine Zénobie[1], où convergeaient les caravanes.

À Homs, Marwan, employé au centre équestre où ne survivent que quelques maigres chevaux, est amer :

« Cette ville possédait des pur-sang arabes, jusqu'à ce qu'ils soient vendus à l'étranger. Quand je pense aux centaines de chevaux qui autrefois passaient là pour se rendre au Krack des chevaliers ! »

À l'école vétérinaire, Matar subit ses premiers vaccins.

Tunnels dont je ne vois pas l'issue, sommets ensoleillés. L'un se moque de moi, l'autre me félicite. Les jeunes cherchent à tourner la page de la colonisation — dont les chevaux sont le symbole — qui empêche leur pays de progresser parmi les sociétés industrialisées. Les anciens pleurent leur passé, leurs traditions. À leurs yeux, la technologie et le modernisme éloignent les hommes de la sagesse et les marquent du matérialisme. Je garde en mémoire une phrase de Gandhi : « J'ouvre mes fenêtres au vent du monde, sans pour autant lui permettre d'arracher mes racines. »

D'églises en mosquées, de palais modernes en maisons de terre ou en tentes bédouines, j'arrive à Alep. L'énorme citadelle des Ayyûbides se dresse sur un socle rocheux. Les souks en pierre, voûtés et couverts, forment un labyrinthe de douze kilomètres de long où se côtoient commerçants et artisans. Parfums et épices embaument les ruelles et les recoins obscurs que je parcours à la recherche d'un équipement pour habiller mon second cheval. J'ai promis à Matar de lui trouver une compagne. Chacun veut me vendre le sien, le meilleur.

1. Reine de Palmyre au III^e siècle. Elle prit possession de la Syrie et d'une partie de l'Asie Mineure. S'étant décerné le titre d'empereur, elle fut conduite en captivité à Rome.

Au centre équestre d'Alep, un palefrenier promène une jument belle comme une nuit d'été étoilée. Elle virevolte, se cabre en effectuant des sauts, aussi légers que ses hennissements. Je demande à l'homme qui tient la jument qui est son maître. Il soupire :

« Elle est à moi. J'aimerais bien la vendre car je n'ai rien à lui donner à manger. »

Fière pur-sang arabe, née du désert, Farah a trois ans. Je le convaincs de me la vendre pour une petite somme. Cette jument ne représenterait-elle pas le symbole de la Syrie à l'étranger ?

À Alep, le soir, on se réunit autour de tables chargées de mets, écoutant ces mélodies, les *qoudoud,* qui accompagnaient autrefois le départ des caravanes, sous le regard de la lune.

Farah s'agite comme si elle voulait se débarrasser des sacoches fixées sur son dos. Elle m'écrase les pieds, se cabre devant les voitures. Je m'aperçois que le chien d'Abou Joum'a nous a suivis. Ce dernier le ramène en voiture au club. Quelques minutes plus tard, le chien a retrouvé nos traces, préférant marcher entre les jambes de Matar. Abou Joum'a a vendu sa jument, et voilà qu'il perd son chien !

Ma caravane s'arrête ce soir à Atarep, chez le chef du village. Dans sa madafa, les hommes fument le narghilé, selon la tradition du nord de la Syrie. Ils écoutent la radio, commentant et analysant les événements comme s'ils revenaient du Kremlin ou de la Maison-Blanche.

Chacun admire Farah, Matar et Colombos, ce chien couleur cuivre. Au moment où je m'apprête à partir, un homme arrive en courant pour me prévenir que la police me cherche. Je savais qu'il me fallait retourner à Damas pour remplir les papiers de sortie de Farah. À la place de « Une jument pur-sang arabe... », j'ai écrit : « Deux juments... »

La voiture de police arrive. L'un des policiers me hèle :

« Adnan ! Ta famille t'attend à la frontière ! »

Je respire, et me renseigne auprès du *moktar*[1] sur le nombre de kilomètres à parcourir avant d'atteindre la frontière.

« La frontière de Syrie ? Elle est très loin au-delà des montagnes du Taurus. La frontière officielle se trouve à quelques kilomètres d'ici. »

J'avance, heureux de revoir ma famille, les amis. Ma mère m'apporte un sac rempli de pain, de fromage et de pâtisseries. À la frontière turque, des dizaines de voitures et de camions attendent.

« *Téjaret yok*[2] *!...* »

Un « non » sans appel. Plusieurs heures passent, pendant lesquelles j'essaie de persuader les douaniers que je ne suis pas un commerçant. Il faut attendre la réponse des autorités d'Ankara. La nuit est froide à la frontière : « Bab El-Hawa »... (Les portes du vent.)

1. Maire administratif du village.
2. « Pas de commerce ! »

2

« Gun Aidin[1] » Turquie

Les remparts du Taurus crèvent les nuages. Des torrents d'eau emportent ma caravane. Ces monts, barrière symbolique entre mon pays et la Turquie, me cachent les plages de Syrie ainsi que les champs de citrons et de clémentines. Je n'ai pas l'impression de pénétrer dans un pays étranger. Pourquoi me sentirais-je exilé de Syrie malgré l'inscription à la craie, en lettres géantes, sur la colline située face au poste frontière : « Turquie » ? Au sommet, un soldat guette, mitraillette au poing.

Dans les rues de Reyhanli, Iskenderun et Antakya, des jeunes qui parlent l'arabe me font signe et m'invitent :

« On est Syrien pour toujours. Même si la Turquie nous interdit d'apprendre l'arabe. »

En effaçant toute trace de l'empire ottoman, et en voulant faire de la Turquie une République moderne, Ataturk a entrepris en 1923 une « désislamisation » : abandon de l'écriture arabe, adoption de l'alphabet latin, usage du calendrier géorgien. De quoi troubler plusieurs générations de musulmans, que la langue unissait au-delà des frontières.

1. « Bonjour » en turc.

J'aurais tant aimé protéger Hassan, ce gamin d'une dizaine d'années rencontré au village de Dortyol. La nuit s'annonçait froide et je n'avais pas envie de dormir dehors. Hassan m'adresse la parole en arabe, avec un accent bédouin :

« Viens chez nous passer la nuit.

— Tu es jeune pour m'inviter. Que va dire ta famille ? »

Hassan me répond avec assurance :

« Mon père n'a jamais refusé d'accueillir qui que ce soit. »

Tout en marchant dans l'obscurité, il me raconte l'histoire de sa tribu Al Noemi, de leur longue marche, accompagnés de chameaux et de chevaux. Partis des émirats arabes — région pauvre avant la découverte du pétrole — vers l'Irak, la Syrie, ils se sont installés dans la région d'Iskenderun.

Je distingue un campement de tentes.

« C'est chez nous », annonce Hassan en courant prévenir son père.

Celui-ci prend mes juments, les nourrit, puis me fait entrer sous sa tente où s'entassent plusieurs personnes. Ils me racontent leur vie, leurs difficultés, leurs enfants qui n'ont pas la chance d'aller à l'école. Il est tard lorsque les conversations s'éteignent. La mère d'Hassan a disposé un matelas, à côté de ceux de ses huit enfants.

« Dors avec nous, Adnan. Tu fais partie de la famille. »

Une odeur de café et de pain chaud mêlé à la braise me réveille. Hassan est parti ramasser les olives. J'aurais bien voulu le revoir. Je ne franchis pas trois kilomètres, mes juments à la main, que je l'aperçois, appuyé à un arbre, au bord de la route.

« Pourquoi es-tu en retard ? Je pars avec toi ! »

Son assurance me stupéfie.

« Je retourne avec toi en Syrie. »

Passeports, identité, frontière... ces mots n'ont aucune signification pour lui. Il cherche à me convaincre :

« Ne t'inquiète pas. Je me cacherai. Je t'aiderai à surveiller les chevaux. »

Je ne sais plus que dire.

« Hassan ! Je veux bien t'emmener avec moi, mais va chercher quelques vêtements dans la tente. Il fait froid, la nuit.

— Promets-moi que tu m'attends. »

Il s'éloigne en courant jusqu'à ce que seul un nuage de poussière me signale son existence. J'avance sans me retourner, honteux de ma lâcheté. Me voici au pied des montagnes du Taurus. Ce gamin qui a tenté de conquérir sa liberté continuera à vivre comme ces milliers d'exilés, retranchés derrière les frontières créées par le monde moderne. Qu'ils soient Syriens, Palestiniens, Indiens, Africains ou Arméniens, tous cherchent, avec leur terre perdue, les racines de leur liberté.

Farah, Matar et Colombos me rappellent à l'ordre. Qu'y a-t-il derrière ces montagnes ? Je ramasse une poignée de terre, la jette dans mes bagages, et pars affronter ces montagnes où souffle un vent glacial. Au-delà, un ruban d'asphalte s'étire sans fin au milieu du désert d'Anatolie. D'énormes camions qui descendent du nord vers l'Arabie Saoudite manquent de me happer.

Ma barbe pousse, la poussière et le sable s'infiltrent sous mes ongles. Avec pour seul instrument d'orientation une carte d'Europe, je ne peux guère m'éloigner de cette route où le vent, chaque jour plus violent, agresse ma caravane. Je laisse mon esprit vagabonder vers d'autres mondes, d'où je rapporte des idées, des secrets que me livrent les étoiles... soudain éveillé par les hennissements de Farah.

Mes compagnons ont faim. Sur cette route désertique, quelques rares échoppes attenantes à une station-service constituent les seules haltes où je peux les nourrir sommairement.

Ahiboz. Village d'Anatolie comme les autres, avec ses maisons en pisé, où hommes et bêtes vivent ensemble. Sa petite mosquée levant le doigt de son minaret vers le ciel, contraste avec des bâtiments plus neufs, propriété de l'État, et son café. Malgré l'heure tardive, ce dernier est plein. Des hommes boivent du thé noir, d'autres jouent aux dominos

ou aux cartes. J'essaie d'attirer leur attention, mais leurs yeux demeurent rivés sur les cartes et les dés. De temps à autre, ils me jettent un coup d'œil. Qui est ce type ? Que veut-il ? Enfin, un homme m'emmène.

« Viens chez moi, mon ami. »

Il ouvre la porte de sa maison de terre et appelle :

« Kadija ! Farida ! »

Il réveille ses enfants, les envoie porter de la paille à mes juments, tandis que deux femmes s'empressent d'installer une natte, sur laquelle je m'endors. Après tant de nuits passées sur les chaises des cafés ou allongé par terre, protégé du vent, je ne peux résister au confort de murs accueillants.

Des cris me réveillent. Disparaissant sous les couvertures, j'ouvre les yeux, surpris de me trouver dans un coin d'une chambre en terre. Sur les murs recouverts de fusils de chasse, d'oiseaux empaillés, de peaux de serpents, de renards et de loups, flottent quelques toiles d'araignées. Au plafond, pend une lampe à huile.

On frappe. Entre une femme portant le *saroual*[1], une théière à la main.

« *Gun aidin !* »

Comme au théâtre, une autre porte s'ouvre sur sa gauche. Une femme plus jeune s'avance, avec un plateau de pain et de fromage blanc, suivie d'une ribambelle d'enfants. Mon ami d'hier soir vient me saluer :

« *Salam Aleikum,* Adnan ! Comment vas-tu ? »

Il s'assoit tandis que ses enfants se lèvent pour venir lui baiser la main. Mohammed Ali me donne l'un des deux fusils qu'il tient à la main et m'invite à l'accompagner à la chasse.

En dehors de quelques tirs de chasseurs, la campagne est paisible. Je n'ose demander à mon hôte si la chasse représente pour lui un plaisir, une distraction ou un moyen d'existence.

« Tu sais, mon frère, on ne trouve pas beaucoup de travail

1. Ample culotte dissimulant les formes.

ici, lorsqu'on ne vit pas de la terre. La chasse est la seule occasion de rapporter un peu de viande pour nourrir femmes et enfants. »

Il repère un volatile et tire vers le ciel, d'un geste sûr.

« Ici, la vie est dure. À Ankara, tu rencontreras beaucoup d'hommes riches. »

Je quitte les steppes du haut plateau anatolien.

Ankara m'apparaît emprisonnée entre des cheminées crachant une fumée noire, les bâtiments froids, et les quelques collines qui l'entourent. Les rues sont grises mais animées. Filles et garçons, vêtus à l'européenne, me dévisagent comme si je débarquais d'une autre planète. Mes vêtements se sont détériorés. Mes cheveux et ma barbe poussent dans tous les sens. Mes juments et mon chien n'entraînent aucune curiosité. Je traverse en espérant trouver le centre équestre cette foule qui se hâte. Des cavaliers chics et classiques — Turcs et Européens travaillant à l'ambassade ou dans les bureaux de l'OTAN — y vivent dans une oasis, loin du reste du monde.

Le premier effet de surprise passé, ils me jaugent. Je ne suis pas un paysan du fond de l'Anatolie, mais un touriste qui parle anglais et français, malgré mon prénom. On examine mes papiers, les certificats de vaccination.

En me rendant à l'ambassade de Syrie, quelle surprise d'y rencontrer Ibrahim, un camarade d'école, venu en Turquie pour continuer ses études.

« Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? Et ce sac à dos ? Et ta barbe ?

— Emmène-moi prendre une douche chaude. »

« Awlia Chalabi[1] est de retour à Ankara »... « C'est le premier cavalier du XX^e^ siècle à faire ce trajet sud-nord »...

1. Grand voyageur auprès du Sultan, en 900 ap.J.-C.

« Cinquante mille dollars pour une grande aventure sur la route des Jeux olympiques à Los Angeles »... Ces titres font la une de la presse à Ankara. Les journaux publient les photos de ma caravane. Les seuls problèmes proviennent des cinquante mille dollars que je me suis inventé ! L'ambassade qui avait pensé m'aider retire sa proposition. Quant au centre équestre où le directeur me réclame une forte somme pour la pension des chevaux, je ne peux y demeurer.

Certains m'avertissent.

« Méfie-toi, on va te voler. »

D'autres me proposent leur compagnie comme garde du corps. Tout, pourvu que l'on ne me considère plus comme un vagabond. Au début, à chaque fois que je racontais à mes hôtes d'un soir que je voyageais sans argent, ils se moquaient de moi.

Je me suis fait faire avant de partir un vêtement qui ressemble à celui que portait Napoléon : culotte large et gilet-redingote. Ce costume rappelle aux paysans la gendarmerie à cheval. Je porte une bombe classique, qui en amuse plus d'un. En Syrie comme en Turquie, on n'est respecté que si l'on prouve sa force. Aux curieux qui me demandent si je voyage seul, je réponds :

« Non, mon ami est parti à l'ambassade pour prévenir les autorités de notre arrivée. »

Au lieu d'être aidé financièrement, je suis invité par ceux qui ont lu la presse. Si je sors un billet pour payer la nourriture des chevaux, on m'arrête :

« On sait que tu as de l'argent, mais garde-le. Tu nous le rendras lorsque nous viendrons te rendre visite. »

Ibrahim et les étudiants m'accompagnent dans ma découverte d'Ankara où se sont succédé Perses, Arabes, Byzantins, Turcs, Mongols, Seldjoukides, Ottomans. Il demeure si peu de vestiges ! Ankara est restée longtemps un gros bourg anonyme. Sa situation centrale en a fait la capitale de la Turquie depuis 1923. Sur une colline, au centre de la capitale, se dresse la citadelle. On se presse à l'entrée d'une petite porte. Ibrahim joue au guide :

« C'est la seule citadelle fortifiée qui ne soit pas gardée par un soldat. »

Les autres s'esclaffent sans m'en donner la raison. À l'intérieur, un escalier en colimaçon tourne autour de pièces aux fenêtres ouvertes, voilées d'un rideau transparent rouge et blanc. À ma stupéfaction, on aperçoit à l'intérieur des filles qui prennent des poses étudiées. Des hommes de tous âges, de toutes couleurs, naviguent d'une fenêtre à l'autre, à la recherche de leur plaisir. Comme des lions tenant leur proie, ils entrent dans les « cages » pour en ressortir le teint pâle, les yeux fatigués. Mes amis disparaissent un par un à leur tour, au fur et à mesure que nous montons.

De retour chez Ibrahim, celui-ci se moque de moi :

« À quoi songes-tu dans ta tête de provincial ? C'est la vie ! Dans cette société conservatrice, soit tu te maries, soit tu vas à la citadelle, comme des milliers d'étudiants, ambassadeurs, étrangers, y compris les officiers supérieurs de l'OTAN. À Ankara, la première chose que te demande une fille, c'est si tu vas l'épouser. Sinon, pas de relations. Nous n'avons pas envie de nous marier si vite. »

On boit du raki à ma santé, à ma dernière nuit à Ankara.

Farah et Matar ont repris des forces. Sur la route d'Istambul, la végétation a changé : champs verts, oliviers, arbustes vigoureux. Les stations-services-cafés s'alignent. Le soleil d'hiver s'éteint au milieu de la journée, les nuages s'assombrissent. La pluie tombe. À Aidin, je me précipite vers la première maison. Une belle jeune femme m'ouvre. Je lui montre les coupures de presse relatant mon voyage. Son mari se déplace d'un pas lent, le dos courbé, les joues mangées par une longue barbe cachée derrière ses lunettes. On dirait son père ou son grand-père. Il lit les journaux en secouant la tête :

« Eh bien, entrez. »

Mes juments rejoignent les veaux dans une écurie, où abondent foin et orge. Le vieil homme m'invite à m'asseoir à côté de la cheminée. Sa jeune femme nous prépare un dîner turc, son joli visage rayonnant de douceur. Plus tard, alors